

J'habite chez Le Corbusier

ART Depuis six ans, l'artiste italien Cristian Chironi investit les maisons de l'architecte dans le monde. A l'invitation du far°, il séjourne actuellement à la Maison blanche de La Chaux-de-Fonds, où sont proposées une série de créations

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_Nb

C'est une maison blanche, accrochée à la colline. Celle qui domine La Chaux-de-Fonds et fait face aux crêtes du Jura. La Villa Jeanneret-Perret se tient là en lisière de forêt, majesté de paquebot, noblesse de château. Première réalisation de Le Corbusier en 1912, restaurée un peu moins d'un siècle plus tard par l'association qui l'a rachetée, la Maison blanche, de son petit nom, dégage une quiétude olympienne. Impossible de deviner, de l'extérieur, qu'elle héberge... un nouveau locataire.

Pour le rejoindre, il faut grimper le sentier qui mène au jardin, longer les allées géométriques puis la pergola bleu roi, jusqu'à la porte voûtée de l'entrée. Dans le hall pour nous accueillir, Cristian Chironi. Mardi, l'artiste italien a posé ses valises dans la bâtisse, habituellement ouverte aux visites ponctuelles, pour y vivre durant deux semaines. Un séjour en solitaire rendu possible par le far° Fabrique des arts vivants de Nyon, et qui inspire une série d'installations, de performances et de rencontres.

Fenêtre sur un héritage

La démarche semble saugrenue mais, pour Cristian Chironi, ce n'est que la dernière étape en date d'un pèlerinage. Qui l'a vu habiter dans cinq œuvres de Le Corbusier, dont la Cité radieuse de Marseille, la maison du docteur Curutchet à Buenos Aires ou encore le musée Pierre Jeanneret de Chandigarh, en Inde. A chaque fois, durant un mois, l'artiste s'empare de la maison comme d'une fenêtre sur l'héritage de l'architecte et sur le monde.

Le projet *My House is a Le Corbusier* naît en 2015, lorsqu'on raconte à Cristian Chironi une histoire: celle de l'artiste Costantino Nivola, originaire comme lui de la ville sarde d'Orani et ami de Le Corbusier, rencontré à New York. Fin des années 1960, Nivola suggère à son père et son frère de construire une maison signée de l'architecte. «Lorsqu'il revient à Orani, il réalise



Dans la quiétude de la Maison blanche, Cristian Chironi filme, photographie ou réalise des collages, tout en s'imprégnant du paysage au-delà des murs. (XAVIER VOIROL POUR LE TEMPS)

qu'ils n'ont pas respecté les plans, explique Cristian Chironi. On lui rétorque que la maison n'avait ni portes ni fenêtres et ressemblait davantage à un taudis!»

A une époque où sa génération «peut difficilement devenir propriétaire», Cristian Chironi décide d'appréhender l'univers du grand maître de l'intérieur. «Habituellement, on ne fait que regarder l'œuvre d'art. Mais une maison est faite pour être habitée!»

Au rythme d'une escale par an, Cristian Chironi trace sa route. Qu'il sillonne au volant d'une Fiat 127, repeinte aux couleurs de chaque bâtisse – selon les célèbres polychromies de l'architecte. Une fois sur place, elle embarque les visiteurs pour des tours du quartier, «où l'on écoute de la musique en discutant de Le Corbusier, de la crise du logement, de nos vies», sourit l'artiste.

En attendant ses premiers passagers chaux-de-fonniers, la voiture-caméléon arbore devant l'entrée de la Maison blanche ses

nouveaux habits: bleu roi, jaune et gris, teintes structurant la villa des carreaux de la cuisine aux encadrures des gigantesques fenêtres. Cristian Chironi, lui, a pris ses quartiers dans les combles, un «espace pur» et boisé où il a fait installer un lit, un petit bureau et un tapis. C'est là qu'il conçoit et présente ses œuvres.

Ecouter l'architecture

Sous les toits, on découvre l'installation *LC postcards collection*: projetées au mur, des cartes postales comptant parmi les quelque 2300 que Le Corbusier a rassemblées au cours de sa vie, défilent. Ces clichés de familles indigènes, de paysages du Vietnam ou d'Inde, que l'architecte conservait comme autant d'inspirations, ont donné à Chironi l'idée d'une seconde installation, à voir au Musée des beaux-arts de La Chaux-de-fonds.

Près de la porte, des notes entêtantes s'élèvent d'un lecteur de vinyles. «Ce sont les dimensions du Pavillon de l'Esprit nouveau,

que le musicien Francesco Brasini a transformées en ondes sonores, explique l'artiste. On peut ainsi écouter l'architecture!»

PUBLICITÉ

**Fondation
Jan Michalski
pour
l'écriture
et la littérature
Montricher**

**BI
BLIO
TO
PIA**

**Week-end
des littératures
autour
du monde
4-6.06.2021
4^e édition**

**Questionnez
le changement
avec les écrivaines
et écrivains:**

**Franck Bouysse
Jorge Comensal
Sacha Filipenko
Thomas Flahaut
Amin Maalouf
Nastassja Martin
Susana Moreira Marques
Andrés Neuman
Maxime Ossipov
Frédéric Pajak
Adania Shibli
Karine Silla
Beata Umubyeyi Mairesse**

**FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE**

**Festival en ligne et, si la situation
sanitaire le permet, en public.
Tout le programme sur:
fondation-janmichalski.com**

Retour de l'OSR sur le bout des cordes

CLASSIQUE Le premier concert public organisé au Victoria Hall, devant cinquante personnes, a redonné des couleurs à la vie musicale genevoise

SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

On nous a déjà fait le coup du retour en salle après des semaines de disette musicale. C'était après le premier semi-confinement. Cette fois-ci, les retrouvailles, peut-être plus discrètes, ont un vrai goût d'espoir. La progression de la vaccination aidant, organisateurs, musiciens et public s'accrochent aux ouvertures annoncées. Mercredi soir, on a pu profiter du premier concert classique en présentiel au Victoria Hall, grâce à l'OSR, toujours sur le pont.

Les cinquante auditeurs qui avaient fait un don et s'étaient inscrits à la soirée ont obtenu leur billet par code. Premiers arrivés, premiers servis: ils ont été très rapides. Jauge minimum, mais complète. Le public, installé devant le grand rideau en velours rouge à moitié par terre pour atténuer la réverbération,

a vécu un moment très particulier. A la fois triste, avec cette si petite audience, mais heureux de retrouver les musiciens «en vrai». L'impression d'assister à une répétition privée renforçait d'autre part le sentiment d'un instant privilégié, que les auditeurs d'Espace 2 ont pu apprécier en direct, et qui reste disponible sur le site de la RTS pendant 30 jours.

Longueur de son

Qu'aura-t-on entendu? Un programme remanié pour l'occasion, puisque la 2e *Symphonie* de Mahler initialement prévue ne correspondait pas aux mesures sanitaires de distanciation sur scène. Pas de résurrection, donc, mais une renaissance avec deux pièces pour orchestre à cordes: *Les Métamorphoses* de Strauss et la *Sérénade Op. 48* de Tchaïkovski.

Le chef Christoph Eschenbach, silhouette menue et geste sobre, ne craint pas la lenteur et la solennité. Ses entrées si paisibles diffusent des nappes sonores éthérées et permettent de belles ouvertures dynamiques pour

sculpter les lignes. Le chef est un homme d'équilibre qui privilégie la longueur de son, la richesse harmonique et le déroulement mélodique.

Rondeur et chaleur

Si, pour *Les Métamorphoses*, plus de nervure et de différenciation de couleurs orchestrales aurait, avec une énergie plus soutenue, densifié le discours, on en aura goûté la rondeur et la chaleur. L'aspect crépusculaire d'un Strauss au soir de sa vie, et accablé par les horreurs de la guerre, était palpable. L'entrelacs serré des lignes fuyantes tenu dans une masse unie, à défaut d'être détaillée a dégagé une interprétation profonde et vibrante.

Quant à la sensuelle et douce *Sérénade Op. 48* de Tchaïkovski, bien charpentée et généreusement déclamée, elle a déployé ses tendresses avec douceur sous les archets compacts des musiciens. Si le chic et l'esprit des passages plus dansants ne sont pas la signature du chef, l'affection qu'il porte aux partitions gagne les auditeurs. Un retour très touchant. ■

CRITIQUE